

Conversation

Gaspard

Numéro 53, automne 1992

Les écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15079ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaspard (1992). Conversation. *Moebius*, (53), 31–32.

CONVERSATION

Gaspard

– D'accord, cher Untel; mais qui êtes-vous?

– Comment?

– Oui; vous me dites : «Je suis contre ceci, et pour cela».

Mais derrière ces opinions, vous, c'est qui?

– Mais? Je ne sais pas, moi, que voulez-vous dire? Je suis... Je suis... celui qui est contre ceci et pour cela. Où voulez-vous en venir?

– Je ne sais pas non plus. Mais vous aviez l'air si sûr de vous... J'ai eu le sentiment – en suivant vos propos – que vous considérez la chose comme allant de soi. Pourtant... Qui suis-je donc, et qui êtes-vous, à travers les épreuves et les joies qui nous arrivent tous les jours? Il me semble que ça vaut la question. Qu'est-ce qui se tient derrière ce que je manifeste, derrière ce que vous manifestez? Et même : y a-t-il vraiment quelqu'un qui puisse dire «Moi»?

– Eh dites! Vous ne m'aviez pas prévenu qu'on allait faire de la philosophie... Je crois que je suis... que je... euh... au fond je n'en sais rien. Qu'est-ce que ça peut vous faire?

– Philosophie? À vrai dire je me moque de la philosophie. Quant à ce que cela me fait, vous savez, c'est juste parce que je vous aime bien.

– Vous m’aimez bien? C’est gentil. Merci. Mais à mon tour, puis-je vous demander : qui donc m’aime bien?

– Vous me le renvoyez... Comment savoir? Encore que...

– Dites, c’est vrai? Je veux dire : dans tout ce foisonnement d’activités, de raisonnements, d’obligations que la vie nous envoie, vous trouvez l’occasion de penser que vous m’aimez bien?

– C’est comme ça. Mais j’aime bien le soleil aussi, et la pâte d’amandes. En fait, j’aime bigrement beaucoup de choses, même si je sais que je vais les perdre. Il paraît qu’on meurt un jour. Mais ce sont peut-être elles, ces choses, qui vont me perdre.

– Ouais. Avec ça, vous ne m’avez pas répondu. Mais à moi la philo : avez-vous donc la preuve que l’on meurt? Pouvez-vous dire, en toute certitude, que celui que vous accusez de mourir disparaît vraiment pour lui-même? Tant qu’il a la conscience... Or il l’a jusqu’au bout, quel que soit ce bout. Ce n’est pas pour lui qu’il disparaît, c’est pour nous, pour vous et moi. On se fait des idées.

– Sans doute avez-vous raison.

– Et qui reste alors? Au fond, votre question de tout à l’heure était bonne, elle me fait découvrir des choses. Qui est là? Sûrement pas les images ou les idées de moi-même que je soutiens (pour les soutenir, il me faut bien être en marge, distinct d’elles; oui, distinct de ces idées auxquelles je m’identifiais sans trop m’en rendre compte). Et vous, vous en avez, des idées?

– Oui, bien sûr. Mais je ne suis pas certain, finalement, qu’elles puissent mener quelque part. Entre nous, ne suffirait-il pas d’ouvrir les yeux tout nus, en rejetant la totalité des idées que nous nous formons, pour...

– Pour être là, n’est-ce pas, en toute simplicité? Sans aller chercher on ne sait quoi. Être là, ici et maintenant, comme ça...

– ... Oui, c’est Cela...